

Claude LANGLOIS, *Thérèse de Lisieux et la miséricorde. Entre révélation et prédication*, Cerf, Paris 2016, 264 p., ISBN 978-2-2041-1668-8, € 24.

Claude Langlois, thérésien reconnu, vient de publier un nouvel ouvrage consacré à « l'Offrande à l'Amour miséricordieux » de Thérèse, son retentissement communautaire, didactique et missionnaire.

Dans une première partie, intitulée « *L'offrande à l'Amour Miséricordieux : de l'événement à ses origines* », M. Langlois examine « la miséricorde comme avènement » que constitue l'Offrande du 9 juin 1895. Puis, dans une approche à la fois historique, contextuelle et exégétique, il cerne le « sens » et la portée du « texte initial » de l'Offrande de Thérèse (21-37). Le doigté de l'historien nous entraîne dans une enquête sur les antécédents de l'offrande thérésienne, n'omettant pas l'apport de la tradition visitandine avec la dévotion au Sacré-Cœur (39-42). M. Langlois éclaire les linéaments antérieurs du courant de « l'offrande victimale » alors en vogue au XIX^{ème} siècle, en particulier dans le Carmel de France marqué du sceau de la spiritualité béruillienne, relayée par un texte phare, *Le Trésor du Carmel* (43). Deux sœurs carmélites s'illustrent particulièrement: sœur Thérèse de Jésus (Xavérine de Maistre ; 1838-1871), prieure du Carmel de Poitiers dans les dernières années de sa vie. Et sœur Marie de Saint-Pierre (Perrine Eluère; 1816-1848) du Carmel de Tours (44), gratifiée d'expériences mystiques en lien avec le visage du Christ en sa Passion, qui initia, à la demande de sa prieure, « l'Œuvre de la Réparation ». Elle inspira le « saint homme de Tours », M. Léon-Papin Dupont (1797-1876), à propager l'Œuvre

de la Réparation. Contrairement à ce qu'écrit M. Langlois, ce n'est qu'après la mort de M. Dupont (18 mars 1876) que Mgr Collet, archevêque de Tours, érige canoniquement, le 28 juin 1876, la *Confrérie réparatrice des blasphèmes et de la profanation du dimanche*, en la plaçant sous le patronage de la Sainte-Face. En 1885, par un *Bref* du pape Léon XIII, la Confrérie devient *Archiconfrérie*. Le Carmel de Lisieux aura aussi ses hérauts en la matière avec sœur Marie de la Croix et sœur Geneviève (49). Toutes deux consommèrent leur vie en offrande « comme victime ». M. Louis Martin, père de Thérèse, s'inscrira lui-même dans cette mouvance victimale (51-56).

Après cet éclairage historique, M. Langlois nous introduit – c'est le deuxième volet de son étude – dans le climat de ce qu'il appelle très justement « *l'onde de choc de l'offrande de juin* », à partir du contexte entourant les différentes phases rédactionnelles du manuscrit autobiographique de Thérèse rédigé au cours de l'année 1895. Fidèle à sa méthode, M. Langlois délivre une fine exégèse du vocable « miséricorde-miséricordieux » (67-69), puis étudie la genèse de la thématique « miséricorde » dans le *Manuscrit A*, avec la figure de Marie-Madeleine et la « parabole des deux amours » (70-72), le récit de la conversion de Thérèse, la nuit de Noël 1886, et celle d'Henri Pranzini (75-77), autre grand marqueur de la progression de Thérèse dans l'intelligence de la miséricorde.

M. Langlois mentionne quelques traits majeurs des audaces et des fulgurances théologiques contenues dans le *Manuscrit A* (83-88). L'enquête évalue alors la réception « discrète » de l'Offrande au sein de la communauté de Thérèse, dont Marie du Sacré-Cœur et Marie de la Trinité sont les premières bénéficiaires (93-97 et 101-102). Le Père Le Monnier en valide le contenu théologique, hormis une restriction de langage : l'adjectif « immenses » eut été plus juste, selon le Père, que celui employé par Thérèse – « infinis » – pour qualifier ses « désirs » (98-99).

La démarche langloisienne se prolonge par une relecture des dernières pages du *Manuscrit A* où Thérèse expose sa vision théologique de la « miséricorde » divine, son option préférentielle pour elle et sa défiance envers la « justice divine », plus précisément d'une certaine conception de la « justice divine », rigoriste et vindicative, alors prédominante à son époque (109-111).

Enfin, M. Langlois n'hésite pas à parler d'une « éclipse de l'Offrande à l'Amour miséricordieux » comme telle au profit d'une volonté de Thérèse à « parler » autour d'elle de la miséricorde telle qu'elle s'est révélée à elle. Preuve en est, argumente M. Langlois, « qu'aucune autre carmélite, pas même Mère Agnès, pas même la cousine et la novice de Thérèse, Marie de l'Eucharistie,

ne s'est offerte à l'Amour miséricordieux, alors même qu'un théologien avait avalisé la diffusion de cette prière dans la communauté » (115). A compter de 1896, Thérèse, il est vrai, s'efforce de partager, au gré de sa correspondance et ses autres écrits, ce qu'elle a compris, approfondi et expérimenté de la miséricorde divine, en particulier dans son écrit magistral, le *Manuscrit B*, que M. Langlois appelle « le Poème de septembre » (1896), auquel il importe d'associer la lettre 197.

A ce moment de l'étude de M. Langlois, le lecteur peut s'interroger quelque peu sur ses hypothèses de lecture selon lesquelles Thérèse ne serait plus habitée par une logique d'offrande telle qu'elle l'a vécue à compter du 9 juin, mais animée avant tout d'un désir de « diffusion doctrinale ». Ce qui est développé dans le troisième volet de son livre : « *De l'expérience personnelle à la diffusion doctrinale* ». Cette dernière partie explore l'ultime phase de l'existence de Thérèse (1897). Ses principaux écrits sont passés au prisme d'une grille de lecture où prédomine l'insistance à faire de « l'avènement » de l'Offrande du 9 juin un événement dépassé, supplanté par l'évolution spirituelle de Thérèse laquelle aurait transité de l'expérience d'un « en soi personnel » à la diffusion « autour de soi » de la perception d'un visage de Dieu autre que celle qui la mobilisa lors de son Offrande initiale. Sans les contredire formellement, les vues langloisiennes appellent d'importantes nuances.

Jean-François Six avait naguère insisté sur la « césure » de Pâques 1896. L'immersion dans la « nuit du néant » éclipserait la phase lumineuse, euphorique consécutive à son offrande de juin 1895, au point d'engendrer une nouvelle Thérèse, spirituellement mature, porteuse du message universel que l'on connaît. Bien que cette distinction ne manque pas de pertinence pour mettre en relief la densité de l'expérience théologique d'une Thérèse éprouvée dans sa foi, qu'elle souligne sa maturation spirituelle et l'affinement de sa pensée, elle pêche par sa tendance à occulter l'unité foncière de sa trajectoire spirituelle. Qui distingue trop, sépare.

La vie de Thérèse, certes, a connu différentes phases, des purifications, des libérations, des transformations. Cependant, il n'y a pas à distinguer « deux » Thérèse, avant et après Pâques 1896, au point d'induire une différence substantielle dans sa perception de Dieu. La dissemblance porte sur l'expérience à laquelle l'achemine précisément la dynamique spirituelle intrinsèque à son Offrande. Le 9 juin 1895 est bien un « événement-avènement » en tant qu'épicentre d'une déflagration intérieure dont « l'onde de choc » ne cessera de s'étendre et de produire ce dont elle est porteuse : la « mort d'amour ». Le

9 juin peut être qualifié d'événement « pentecostal ». Sa force charismatique permet à Thérèse d'intérioriser le mystère du Christ pascal clairement perçu dès juillet 1887, de l'assimiler dans une configuration à laquelle elle était destinée et en vue de la mission qui était la sienne. La propagation continuelle, irréversible, de l'onde « nucléaire » de son offrande emportera Thérèse toujours plus profondément dans l'épaisseur de la vérité existentielle de sa prière d'Offrande à l'Amour, qu'elle ne manquait pas de « répéter bien souvent, quand elle le peut », confie-t-elle, deux mois avant sa mort (CJ 29 juillet 1897). Une Offrande vécue, assurément, sous un autre mode dévotionnel, dépouillée du style formel initial. Et sans nul doute aussi dans une visée délibérément universaliste ; ce que cible bien M. Langlois. Mais *l'esprit*, l'actualité spirituelle, oblativ, de son Offrande demeure. A partir du 9 juin 1895, l'axe théologique est clair. Sa « petite voie » est tracée, ouverte. Et « sans changer sa voie, [Dieu] lui envoya l'épreuve qui devait mêler une salutaire amertume à toutes ses joies » (C 31 r^o). Thérèse n'a cessé d'être en état d'oblation, de don et d'abandon radical d'elle-même, à partir de son Offrande de juin au point d'en être spirituellement « blessée ». L'acte du 9 juin 1895 inaugure un mouvement définitif que ne modifiera aucunement l'obscurcissement intérieur à partir de Pâques 1896. Tout au contraire, si Thérèse a pu devenir l'émettrice-messagère du sens de son offrande, prédicatrice de son contenu doctrinal, c'est parce qu'elle a été continuellement saisie par une dynamique oblativ, chaque jour plus totalisante et transformante. En vérité, à compter de juin 1895, la vertu spirituelle et charismatique de l'Offrande ne la quittera jamais plus. Elle sera contemporaine à son cheminement ultérieur jusqu'à son dernier souffle. Ce n'est pas « un paradoxe ». C'est l'expression d'un mouvement de fond qui s'amplifie et donne à Thérèse la pleine stature de sa mission. L'épreuve des 18 derniers mois a fécondé, par la grâce, la puissance pneumatologique et pentecostal de son Offrande, actualisant les potentialités de celle-ci pour faire de Thérèse un prophète, un docteur, une missionnaire. Telle une irradiation intérieure, l'Offrande de juin 1895 n'a fait que gagner en intensité, transformant Thérèse jusqu'à l'unir à Celui auquel elle s'est offerte et n'a cessé de s'offrir. Processus pascal d'un être livré à l'Amour, d'instant en instant, manifesté jusque dans ses ultimes paroles. Cette nuance notable étant formulée, l'ouvrage de M. Langlois demeure, nous en avons souligné la valeur, indubitablement une nouvelle contribution importante au vaste univers des études thérésien.

WILLIAM CLAPIER